

Jean-Louis Remy

René Déjardin

Prêtre et ouvrier à la CGT



KARTHALA

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paiement sécurisé

Couverture : Dessin de Cabrol représentant René Déjardin, paru dans *Options*, magazine de l'UGICT, n° 26, mars 1989. (D.R.)

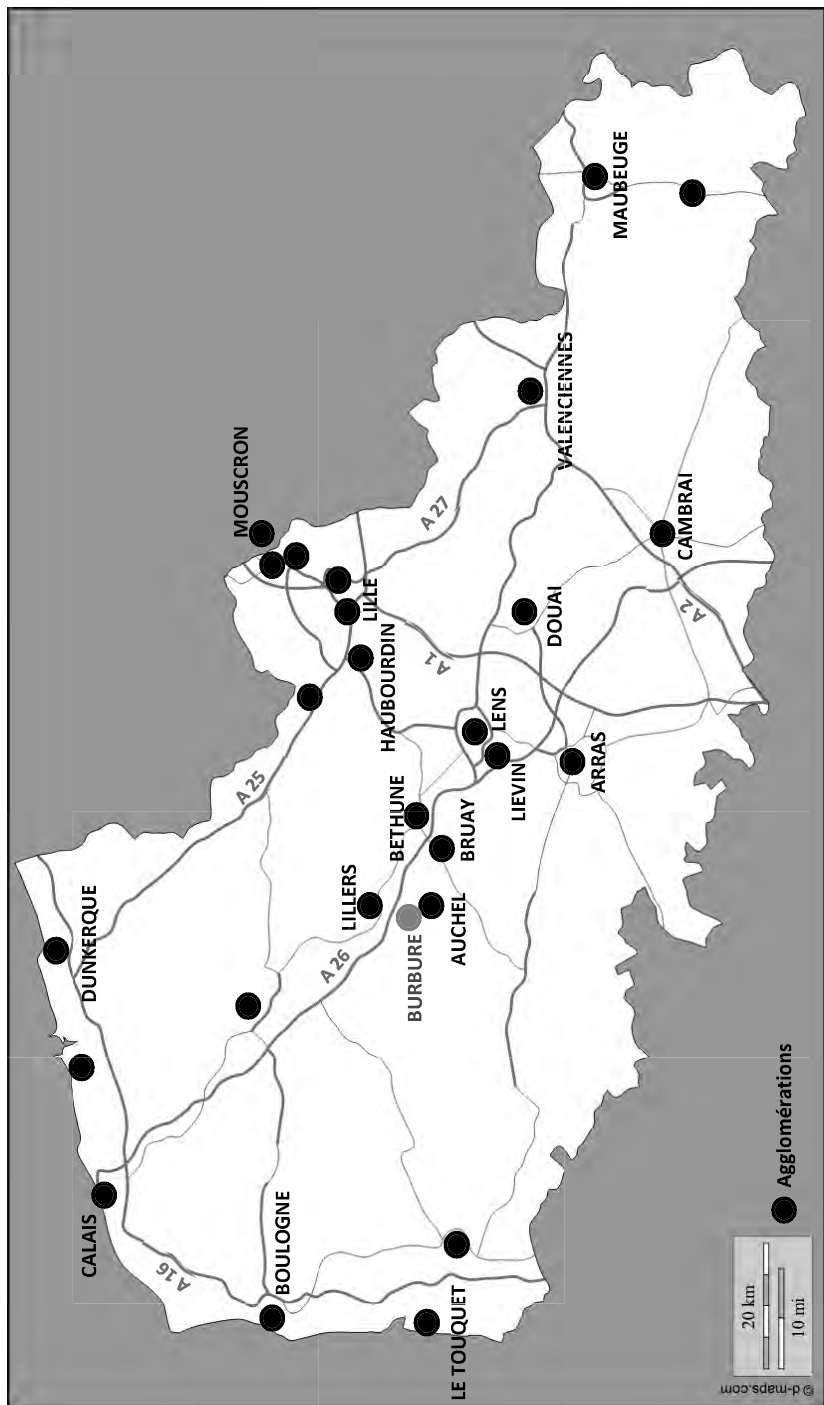
© Éditions KARTHALA, 2017
ISBN : 978-2-8111-1878-5

Jean-Louis Remy

René Déjardin
Prêtre et ouvrier
à la CGT

Préface de René Hocq
Maire de Burbure

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS



Carte du Bassin minier du Nord-Pas de Calais
http://d-maps.com/carte.php?num_car=19370&lang=fr (DR)

REMERCIEMENTS

À Guillaume Cuchet, professeur à l'université Paris-Est-Créteil,

à Jean-Marc Guislin, professeur à l'université Lille-3-Charles-de-Gaulle,

aux archivistes des Archives Nationales du Monde du Travail, à Roubaix,

à Audrey Cassan, archiviste du diocèse d'Arras,

à Aurélie Mazet, archiviste de l'institut CGT d'Histoire Sociale,

aux témoins qui m'ont accordé un entretien : Michel Ambeza, Patrice Braconnier, Lydia Brovelli, Henri Caffart, Didier Caroff, Jacques Decker, Philippe Decobert, Bernadette Delahaye-Aubin, Abel Desquiens, Francis Dufour, Yvonne-Pascale Floch, François Gauthier, René Hocq, Brigitte Laude, Jeanine Marest, Jean Matton, Marie-Thérèse Matton, Daniel Miskiewicz, Roberte Miskiewicz, Dominique Mombelli, Jean-Pierre Mombelli, Roland Pignol, Jacques Poupon, Thérèse Poupon, François Quieffin, Michel Terrioux,

ainsi qu'à Marie-Anne Andres, Eric Aubin, Michel Caron, Francis Combrouze, M^{me} Demarle, Carole Dubois, Maurice Elyn, Jean-René Genty, Bertrand Goujon, Bernard Hemelsdael, Michel Joseph, Emmanuelle Lassue, Véronique Laroche, Caroline Lestienne, Robert Matricon, Arnaud Pignol, Alain Signorile, Sandrine Soares, Danièle Soorbeek, Michel Thoulouze, Roger Thune, Catherine et Timothée.

Préface

Il y aura déjà vingt ans que, le 23 août 1997, René Déjardin nous a quittés à 57 ans après quatre années de lutte contre la maladie. Sa photo est toujours là, dans la salle de notre conseil municipal de Burbure. Notre « 1^{er} adjoint » au Maire continue à nous encourager au cours de nos réunions au service de la population. En cas de doute sur les décisions à prendre, en cas de désaccord aussi parfois, nos regards se glissent discrètement vers lui : « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? ». Les photos des Présidents de la République se sont succédé, mais la sienne demeure pour soutenir nos combats.

Et voici que Jean-Louis Remy m'a demandé de rédiger la préface de ce livre qu'il vient d'écrire à partir des documents laissés par René, qui avaient été déposés aux Archives du Monde du Travail à Roubaix. De plus, en tant qu'historien, n'ayant pas connu René, il a lui-même organisé de nombreux contacts parmi ceux et celles qui l'ont connu. C'est ce travail universitaire de recherche très documenté – sur deux années – que l'auteur nous livre. Ce travail lui a valu le prix Maitron 2015.

Il nous invite à découvrir le parcours de notre ami René Déjardin dès sa jeunesse au faubourg de Burbure, puis dans sa formation, puis son engagement en tant que rédemptoriste et prêtre à Haubourdin, suivi de sa nomination à Calonne-Liévin en 1967 dans une équipe de prêtres-ouvriers soutenue par Mgr Huyghe en cette période où l'Église avait pris conscience « qu'un mur séparait la classe ouvrière de l'Église ». Les ouvriers exigeaient des conditions de vie dignes et ne toléraient

plus l'exploitation qu'ils subissaient. C'est là que très vite, René a été sollicité par ses camarades pour agir avec la CGT et créer les rapports de force pour imposer les droits des ouvriers de la construction. Un accident de travail, la mort d'un ouvrier portugais, son ami José Cabete, a déclenché son engagement avec tous les camarades CGT du chantier.

Très vite, René a été appelé – comme tant d'autres militants – à poursuivre son engagement, d'abord localement, puis au niveau départemental, au CESR et, en 1981, à la Confédération CGT à Montreuil pour le secteur Logement.

Hanté par le souci de ne pas se couper de la base, il rejoignait Burbure, sa « terre nourricière », les week-ends. Ses voisins et amis s'empressaient de lui chauffer la maison et de l'accueillir avant qu'il retrouve ses frères d'Haubourdin ou ses amis de l'équipe de Liévin dispersés par le chômage ou des choix divers.

Il y organise alors des rencontres régulières avec ses frères PO : André Lamiaux travaillant à la commune de Lillers, Michel Lecomte chez Testut Aequitas à Béthune et Pierre Robillart comme chauffeur de bus. Ils aimaient à dire qu'ils se partageaient des « cadeaux d'humanité », évoquant leur vécu au quotidien avec leurs camarades et célébrant cela ensemble, tant leur foi en l'homme rejoignait leur foi en Dieu.

C'est aux obsèques de Pierre Vilain, PO à Lillers, que j'ai fait la connaissance de René Déjardin et, en 1989, je lui ai proposé de nous rejoindre comme candidat au conseil municipal de Burbure, sur notre liste d'union citoyenne et progressiste. C'est là qu'il nous a rejoints dans notre combat et que notre liste entière a été élue. L'accordéon était de sortie ce jour-là et si souvent après dans les rues de Burbure, dans son jardin, pour semer du bonheur. Car Burburois, René l'était avec fierté et tendresse, aimant évoquer la rue des Écoles d'abord, puis le faubourg, après quelques années passées à Rimbert-lès-Auchel, cité ouvrière où il a fait ses premiers pas de prêtre. Lors des vœux de Nouvel An, il témoignait :

Après trois ans de travaux communs et d'exercice du « service municipal », et non d'un quelconque pouvoir, nous sommes toujours vingt-trois amis et camarades, disposés à

poursuivre ensemble cette route commune sur la base d'un projet élaboré avec les habitants de Burbure. Chacun et chacune avec ses talents. Chacun et chacune comptant pour un, avec cette volonté de servir d'abord et avant tout le plus démunis et le plus souffrant.

Dans son invitation pour venir fêter avec lui ses vingt-cinq années de prêtre-ouvrier, le 27 décembre 1992, dans la salle du faubourg qui porte aujourd'hui son nom, il nous confiait :

Nous avons tant vécu de belles choses, tant aimé, servi et souffert ensemble parfois, qu'il nous faut en rendre compte ensemble, joyeusement, en famille – celle des modestes acteurs de justice, de paix, d'amour que nous essayons de demeurer, dans le respect de nos différences.

Laisant la parole à ses camarades PO, il a conclu la célébration, en chantant « *Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous !* ». Un an après, il lui a fallu affronter la maladie, partageant avec de plus en plus de force ses convictions... comme dans l'urgence.

Au cours d'une rencontre en 2011 organisée à Burbure par les PO du Nord-Pas de Calais, soixante-dix militant(e)s de tous bords ont partagé leur vécu dans les luttes menées au coude-à-coude. Mon camarade Henri Tobo, militant CGT et PC, s'y exprimait ainsi :

« Authentiquement, René a mis en œuvre l'Humain d'abord : mettant non pas en opposition, mais en complémentarité, tous ses engagements : le militant CGT, le militant politique, l'élu, le citoyen et bien sûr le prêtre-ouvrier. »

« Sa foi chrétienne, René la vivait au travers de valeurs qu'il partageait avec les hommes et femmes de bonne volonté, enragés de l'Espoir, de tous horizons, de toutes sensibilités philosophiques et politiques : croyants, non-croyants... Sa frontière ne passait pas dans des bornes aussi étreintes... avais-je dit, lors de ses obsèques.

René nous répétait : « J'ai tellement vu d'argent utilisé pour faire des profits financiers alors que je sais comment il peut

10 RENÉ DÉJARDIN, PRÊTRE ET OUVRIER À LA CGT

servir pour que nos petits foyers du coin puissent trouver un logement moderne et de qualité pour vivre dignement. Car il ne faut jamais oublier cela : être logé, c'est commencer d'exister ».

Cette hantise du combat pour l'homme, il nous l'a transmise, nous invitant à partager le sens que chacun(e) lui donne. Et « ce pain partagé » se poursuivait par la fête, le rire et les chansons au son de son accordéon, sous les arbres de son jardin que les amis avaient ornés de lampions, scène idéale pour des sketches improvisés.

Dans sa lettre collective du 15 avril 1997, il nous confiait :

Cette chambre n'est pas assez grande pour contenir une telle « communion des saints », des hommes et femmes de bonne volonté que nous sommes. Voilà ce que je voulais vous dire : La Vie est belle. Continuons le Combat !

Ce dernier message est plus que jamais vivant dans nos cœurs pour tenir le cap, en ces temps où il est de bon ton de nous inciter à nous déchirer entre pauvres et un peu moins pauvres, et à rejeter les plus fragiles, pour que continue le règne de l'Argent Roi au bénéfice de quelques-uns ! A l'heure aussi où, partout dans le monde, s'érigent des murs !

Dans ce Livre d'Histoire, nous découvrons que c'est José Cabete, ouvrier portugais tué sur son chantier, qui a propulsé René Déjardin, prêtre-ouvrier, dans son parcours de militant CGT : « Les plus fragiles sont nos maîtres en Humanité », aimait-il à nous dire. Merci vivement à Jean-Louis Remy, auteur de ces recherches, de nous le rappeler.

René Hocq, maire de Burbure
15 avril 2017

Introduction

René Déjardin [1940-1997] fut prêtre rédemptoriste, ouvrier dans le bâtiment, puis permanent de la CGT et élu communiste à Burbure, commune du Pas-de-Calais.

Ainsi résumée, cette courte notice biographique ne peut surprendre ceux qui connaissent l'histoire des prêtres-ouvriers. L'histoire d'un engagement radical : rejoindre ceux qui semblaient les plus faibles et les plus éloignés de l'Église catholique en devenant l'un d'entre eux, épouser leurs luttes et, si l'occasion le permettait, leur parler de Jésus-Christ.

René Déjardin fait partie de la troisième génération de PO, acronyme utilisé par les prêtres-ouvriers eux-mêmes. Il a commencé à travailler en février 1968, deux mois après son ordination. On peut distinguer trois générations de prêtres-ouvriers¹. La première est la mieux connue, à peine une centaine d'hommes sommés par le pape Pie XII de quitter le travail en 1954. La deuxième est celle des prêtres entrés discrètement à l'usine entre 1954 et 1965, selon les modalités restrictives imposées par Rome. La troisième génération est celle qui a retrouvé la vocation initiale quand Paul VI l'autorisa à la fin du concile Vatican II. Nous pouvons donc considérer René Déjardin comme un prêtre-ouvrier de la troisième génération. Il ne s'agit pas d'une question d'âge. En effet, le prêtre qui s'embauche à l'usine en 1946, quand l'évangélisation des

1. Charles Suaud Nathalie Viet-Depaule, *Prêtres et ouvriers, une double fidélité mise à l'épreuve*, Paris, Karthala, coll. « Signes des temps », 2004.

masses ouvrières semblait réalisable, n'est pas le même que le clerc obéissant autorisé à travailler manuellement en 1957, pour quelques heures par semaines ou pour un stage à durée limitée. Et, bien sûr, le jeune père René ne ressemble pas à ses prédécesseurs. Il n'a plus peur en 1968 de subir les foudres de Rome. Au contraire, il est porté par sa congrégation, par son évêque, par le concile Vatican II, par les événements de Mai 68, par le marxisme dominant la scène intellectuelle et par une volonté farouche de faire bouger l'Église et la société.

Les pionniers de la Mission de Paris, envoyés au sortir de la Seconde Guerre mondiale par le cardinal Suhard à la conquête du monde ouvrier, agissaient pendant les « Trente Glorieuses », à l'apogée de ce que Xavier Vigna appelle « la centralité ouvrière ». Cette place centrale se manifeste en premier lieu par l'importance symbolique de la classe dans les champs politique et intellectuel. Une bonne part des questions politiques, intellectuelles, voire spirituelles, tourne en effet autour du monde ouvrier, sur lequel chacun est sommé de prendre position².

Le contexte auquel est confronté René Déjardin trente ans plus tard est celui d'une « dissolution de la classe ouvrière »³, marquée par le chômage, la perte d'une culture commune et l'éclatement du groupe. La crise économique marque surtout les industries traditionnelles présentes dans le Nord-Pas-de-Calais. La société locale est particulièrement touchée par la fermeture progressive des mines. Les années 1970 sont aussi celles de ce qu'on a appelé la crise de l'Église. La sécularisation touche toutes les catégories sociales. Les vocations sacerdotales se font rares et un nombre important de prêtres renoncent à leur ministère. En même temps, les pratiques religieuses connaissent une mutation sans précédent⁴. Certaines croyances sont oubliées comme le Sacré-Cœur ou le purgatoire. La confrontation est vive au sein du catholicisme entre les conservateurs et les

2. Xavier Vigna, *Histoire des ouvriers en France au XX^e siècle*, Paris, Perrin, 2012.

3. *Ibid.*

4. René Rémond « Un chapitre inachevé (1958-1990) », dans Jacques Le Goff et René Rémond, *Histoire de la France religieuse*, t. 4, Paris, Editions du Seuil, 1992, p. 349.

progressistes qui semblent avoir le vent en poupe. Comment René Déjardin a-t-il vécu ce temps orageux ?

Sa carrière elle-même se divise en deux époques. De 1968 à 1981, il travaille au cœur de ce qu'on appelle encore le Pays Noir, milite à la CGT et participe à la mission au sein d'une équipe de prêtres à Liévin. En 1981, il devient permanent national de la CGT et la gauche arrive au pouvoir. Mais la crise économique n'en finit pas. Le chômage ne cesse d'augmenter. Le syndicalisme et le Parti communiste perdent de leur audience. La pratique religieuse continue de chuter, tandis que l'Église de Jean-Paul II réaffirme son identité dans la perspective d'une « nouvelle évangélisation » qui ignore les prêtres-ouvriers et leur stratégie d'enfouissement.

Cette aventure des prêtres-ouvriers a très tôt intéressé les historiens. L'un des premiers, Émile Poulat, publia en 1964 *Naissance des prêtres-ouvriers*⁵. Plus récemment, les travaux de Nathalie Viet-Depaule et Tangi Cavalin⁶ contribuent à renouveler l'histoire de ces clercs subversifs. Les mieux connus sont ceux de la première génération, les pionniers brisés dans leur élan en 1954. Leurs successeurs ont été peu étudiés jusqu'à présent. Or le nombre des prêtres-ouvriers en France n'a cessé d'augmenter dans les années 1970. Selon Nathalie Viet-Depaule⁷, ils étaient huit cents en 1976, c'est-à-dire huit fois plus qu'en 1954.

Émile Poulat s'arrêtait en 1947 dans sa *Naissance des prêtres-ouvriers*. Le titre de la réédition en 1999 ne laisse pas d'étonner : *Les prêtres-ouvriers, Naissance et fin*. Le livre s'accroît de deux chapitres pour aborder le coup d'arrêt de 1954. Mais pourquoi parler de « fin », alors que ceux qu'on appelle les « insoumis » sont restés au travail et que de nouvelles vocations sont nées entre 1954 et 1965 ? Dans leur ouvrage riche d'archives orales⁸,

5. Émile Poulat, *Naissance des prêtres-ouvriers*, Tournai, Casterman, coll. Religion et sociétés, 1965.

6. Tangi Cavalin, Nathalie Viet-Depaule, *Une histoire de la mission de France : la riposte missionnaire, 1941-2002*, Paris, Karthala, Coll. Signes des temps, 2007.

7. Charles Suaud, Nathalie Viet-Depaule, *Prêtres et ouvriers, une double fidélité mise à l'épreuve*, op. cit.

8. *Ibid.*

Charles Suaud et Nathalie Viet-Depaule ne s'avancent guère au-delà de 1969. Or pour mesurer les fruits de l'action missionnaire et sociale des PO, il est indispensable d'étudier la décennie 1970, qui est l'apogée du mouvement.

Les acteurs survivants, aujourd'hui presque tous retraités, sont là pour nous y aider. Il s'exprime chez eux un besoin de mémoire, qui s'explique aisément. La mort des « copains » invite toujours les survivants d'un groupe à s'interroger sur le passé commun et à laisser en héritage leur témoignage avant qu'il ne soit trop tard. Pour le groupe que nous étudions, cette volonté est sûrement renforcée par les polémiques et l'hostilité rencontrée dans l'Église au cours des soixante-dix ans d'existence, qui peuvent laisser craindre une interprétation négative. À l'inverse, certains maintiennent l'espérance que leur audace missionnaire aura une postérité chez les chrétiens. Là réside le problème : la relève. Pour les jeunes prêtres d'aujourd'hui, beaucoup moins nombreux que dans l'après-guerre, leur présence dans le salariat ne semble pas adaptée aux besoins de l'Église catholique, tandis que les ouvriers sont moins visibles dans la société.

L'oubli relatif dans lequel sont tombés les prêtres-ouvriers, à la différence de l'autre vedette ecclésiastique de l'année 1954, l'abbé Pierre⁹, doit interroger. L'absence de relève, ajoutée aux manifestations identitaires, voire conservatrices, des catholiques français, peut laisser penser que « l'expérience » des prêtres-ouvriers est derrière nous. Le mot « expérience » est d'ailleurs souvent utilisé pour signifier que cet apostolat n'avait pas vocation à durer. Doit-on conclure à l'échec de cette expérience de soixante-dix ans ? Vu de la sacristie, assurément. Les masses ouvrières ne se sont pas converties. Mais pour émettre un jugement sur les fruits de cette utopie, il est indispensable de sortir de l'église et se rendre à l'usine, au bureau, dans la rue, au local des associations, dans les permanences syndicales, les conseils de prud'hommes et les mairies de gauche. On réalisera alors ce que les prêtres-ouvriers ont laissé comme empreinte.

9. Guillaume Cuchet, « Nouvelles perspectives historiographiques sur les prêtres-ouvriers (1947-1954) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2005/3 n° 87, p. 177-187.

Leur plus belle réussite fut d'avoir été adoptés et, dans le cas de René Déjardin, promus par le mouvement ouvrier.

La biographie de René retrace, à travers un homme et son réseau, la vie des catholiques de France et celle des syndicalistes. Sa double appartenance, au monde ecclésiastique et au monde ouvrier, le place devant deux formes de déclin. Celui de la pratique religieuse et, même si ce constat mérite d'être débattu, de la foi chrétienne. C'est contre ce déclin que voulaient lutter les prêtres-ouvriers. Mais aussi il se trouve confronté dans les années 1980 à la désyndicalisation dont souffre particulièrement sa confédération. Ainsi le nombre de syndiqués de la CGT passe de 1,870 million en 1973 à 1,070 million dix ans plus tard, pour atteindre le nombre de 639 000 en 1993¹⁰. Le premier syndicat de France a perdu près des 2/3 de ses adhérents en vingt ans. « Les générations socialisées dans un contexte de repli social sont spontanément "asynicales" »¹¹. On peut ajouter qu'elles sont également apolitiques et agnostiques. C'est à cette époque que la CGT a intégré des prêtres-ouvriers dans ses organes dirigeants. René Déjardin ne fut pas le seul investi. Bernard Lacombe fut à la même période secrétaire confédéral. Pourquoi la confédération s'est-elle intéressée à eux ? N'ont-ils été que l'alibi d'une ouverture revendiquée au-delà de la sphère communiste ou sont-ils révélateurs d'une évolution des références idéologiques ? Déjardin et ses camarades ont-ils eu une réelle influence sur le mouvement ouvrier ?

René Déjardin n'a jamais renoncé à son double engagement. Jusqu'à sa mort à 57 ans, il est resté prêtre et militant. Pourtant rien ne prédisposait ce fils d'ouvrier à la vie religieuse.

10. Étude CERAT, 1995, citée par René Mouriaux, *Le syndicalisme en France*, Paris, PUF, Que-sais-je ?, 2009 (rééd.).

11. *Ibid.*

PREMIÈRE PARTIE

De Burbure à Tamanrasset (1940-1967)

1

L'enfance

À la différence d'autres PO issus de la paysannerie ou de la bourgeoisie, René Déjardin n'eut pas besoin de « se convertir » ou de « s'enfouir » pour rejoindre les plus pauvres, les « petits » dont parle Jésus dans l'évangile de Matthieu¹, et que le clergé reconnaissait à cette époque dans la classe ouvrière. Ce milieu, c'était le sien.

Fils d'ouvrier, petit-fils d'ouvrier

L'enfance et les origines de René Déjardin nous sont connues grâce aux témoignages écrits qu'il a laissés. Le père, Hilarion, travaillait aux houillères comme grutier ou « mécanicien d'extraction », à Rimbert-les-Auchel. Et avant lui le grand-père, Élisée Déjardin, comme mineur. La mémoire familiale restait marquée par la mort accidentelle de ce grand-père, broyé entre deux berlines de charbon.

« Larion », comme tout le monde appelait le père, était doté d'une forte personnalité et d'une « grande gueule ». D'après sa petite-fille, c'était un homme qui avait de la présence. Il ne se laissait pas intimider. Il savait développer ses idées. Quand il

1. « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Matthieu 25, 40).

avait quelque chose à dire, si ça ne devait pas plaire, il ne se gênait pas². Il fut militant CGT jusqu'à la scission de 1947. René évoque l'engagement syndical de son père en ces termes :

Mon père était au fond un anarchiste, on dirait un anarcho-syndicaliste très marqué par les années de reprise du charbon pendant ce qu'on appelle le stakhanovisme, qui a fait que des mineurs de grande valeur, par centaines, ont déserté, n'ont pas voulu adhérer à la CGT alors que c'était normalement leur famille. [...] Ils ne pouvaient pas accepter qu'on meure, par exemple, même pour un tas de charbon³.

Le stakhanovisme dont parle le fils Déjardin, c'est ce que Maurice Thorez appelait dans son discours de Waziers, le 21 juillet 1945, « la bataille de la production ». Les mineurs étaient appelés à se battre comme des soldats, pour extraire le charbon dont avait besoin la France de la Reconstruction. Ce discours du « fils du peuple » sur sa terre natale avait été reçu avec étonnement par certains mineurs, notamment ceux issus de la tendance anarcho-syndicaliste à l'origine de la CGT. C'est la CFTC, hostile à ce « stakhanovisme », qui a progressé à cette époque. La scission de la CGT-FO est postérieure. Elle est due à la guerre froide et au refus de l'alignement du syndicat sur le parti communiste.

D'après le fils, le père Hilarion Déjardin

... n'a jamais approché Force Ouvrière, mais il se tenait en admiration devant le délégué, le militant, et par exemple, il y avait un militant CFTC qu'il estimait beaucoup à Rimbert, comme il y en avait un autre à Burbure et à Choques, quand il travaillait⁴.

Il semble donc, d'après les mots mêmes de René, que son père n'était pas communiste, et qu'il a quitté le militantisme syndical après la guerre. Quand les puits d'Auchel ont fermé, il

2. Entretiens avec Brigitte Laude, les 20 et 25 février 2013.

3. Témoignage sur cassette audio, 8 août 1997, reproduit dans la brochure *René Déjardin (1940-1997), missionnaire rédemptoriste, prêtre-ouvrier, un cœur une voix*, p. 28.

4. *Ibid.*, p. 29.

fut affecté à la cokerie de Choques, près de Béthune, jusqu'à l'âge de la retraite.

Hilarion avait épousé Victoria Buriez et, ensemble, ils eurent deux fils : Jacques, l'ainé, né en 1931, et René. Victoria, issue elle aussi du milieu de la mine, était devenue institutrice dans l'école des houillères, dirigée par des religieuses. La nationalisation et la création des Charbonnages de France firent d'elle une institutrice laïque, puisque ces écoles devinrent alors communales. Dans les années 1930 la famille habita plusieurs logements de fonction dans divers villages de l'Artois. Hilarion quitta alors la mine pendant quelques années, pour s'improviser vendeur de chemises, de serviettes, de pantalons. C'est à Ames que naquit leur deuxième fils, René, le 8 février 1940. Ils revinrent ensuite dans leur village natal, Burbure, situé entre Auchel et Lillers, à l'extrémité ouest du Bassin minier.

La maman de René était croyante et pratiquante. C'est d'elle que René tenait sa foi. La situation familiale était classique : Maman allait à l'église, tandis que Papa s'en tenait éloigné. Leur fils reçut en double héritage, l'attachement à l'Église par sa mère, à la classe ouvrière par son père. Ce père n'était pas pour autant anticlérical. René dit plusieurs fois dans ses témoignages qu'il avait lu les livres du père Jacques Loew⁵.

On lisait donc à la maison. On écoutait de la musique classique. René a appris l'accordéon, instrument emblématique de la culture ouvrière. Les sociétés musicales étaient très développées dans le Pays minier.

Si Victoria était catholique convaincue, elle n'était pas pour autant issue d'une famille pieuse telle qu'on l'imagine. Née hors mariage, elle fut délaissée par sa mère et élevée par ses grands-parents. Cette situation n'avait rien d'exceptionnel dans le Pays noir. Philippe Ariès⁶ remarque que le mariage avait rarement lieu avant la première naissance. Le salaire des enfants

5. Jacques Loew, *En mission prolétarienne*, Paris et L'Arbresle, Économie et humanisme, 1946. Jacques Loew, *Journal d'une mission ouvrière, 1941-1959*, Le Cerf, Paris, 1959.

6. Philippe Ariès, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, collection Points Histoire, 1971, pp. 84-85.

devant rester dans la maison le plus longtemps possible, on retardait l'âge du mariage, même en cas de grossesse. Dans le cas de Victoria, sa mère n'avait pas épousé son premier amant, mais un certain M. Buriez, qui a laissé peu de souvenirs dans la famille. La grand-mère de René Déjardin partit ensuite à Paris en laissant sa fille aux bons soins de ses parents. L'histoire familiale est d'autant plus compliquée que Victoria est restée proche de son père biologique, bien qu'elle ne portât pas son nom. Celui-ci recevait chez lui celle qu'il considérait comme sa fille, ainsi que ses petits-fils et ses arrière-petits-enfants.

Le frère de René, Jacques Déjardin, était son aîné de neuf ans. Un écart d'âge assez important pour qu'ils n'aient pas connu les mêmes jeux et les mêmes inclinations. Embauché lui aussi par les Houillères Nationales, à la cokerie de Choques, avec la récession minière, il dut se reconvertir dans la formation professionnelle. À l'occasion de ses dix ans de sacerdoce, René le décrit ainsi : « Jacques, très tôt révolté et choisissant son camp, celui du syndicat »⁷. Mais d'après sa fille Brigitte, il n'est pas resté à la CGT durant toute sa carrière. Il a, tout comme son père avant lui, quitté ce syndicat.

Un autre personnage a marqué de son influence la personnalité et l'engagement du militant René Déjardin : l'oncle Maurice. Maurice Canva était le frère de la fameuse grand-mère, « grand militant dans la région » d'après son petit-neveu. « Il a même contribué à créer la section syndicale CGT, le parti communiste » dans les années 1920. Lors des grèves de 1947, Maurice, qui avait perdu son emploi de mineur, revint dans la région pour participer au mouvement et logea alors chez les Déjardin. René, âgé de sept ans, passait des heures à écouter ce vieux tonton raconter sa vie. L'athée communiste de la famille vécut assez longtemps pour voir son petit-neveu devenir « curé ». Il est mort en 1973, à l'âge de 88 ans.

7. René Déjardin, « Dix ans de sacerdoce », *Lettre aux communautés de la Mission de France*, n° 73, janvier 1979.

Le contexte religieux du Bassin minier

Le fossé ressenti entre l'Église et le monde ouvrier est à l'origine de l'engagement des prêtres-ouvriers. Ce fossé est-il béant au pays de la mine ? Pour répondre à cette question, il faut consulter les enquêtes de sociologie religieuse menées dans les années 1945-1965 sous la direction du chanoine Boulard. L'enquête dans le diocèse d'Arras eut lieu en 1962. La publication des chiffres et des cartes a été réalisée en 1987⁸. D'autres sources particulièrement intéressantes sont les observations de Mgr Evrard. Cet ancien évêque de Meaux, démissionnaire en 1943 et revenu dans son diocèse d'origine, s'est alors comporté comme un évêque itinérant, prêchant, confirmant et notant scrupuleusement ses observations sur la pratique religieuse des doyennés et paroisses visités. Il adressait à Gabriel Le Bras, pionnier en France de la sociologie religieuse, des notes périodiques dont le total dépasse mille pages. L'historien Serge Laury, dans sa thèse⁹, utilise ces notes, qui contiennent des éléments statistiques et des enquêtes morales. Que dit Mgr Evrard au sujet du Bassin minier ?

Pays industriels et miniers sont peu pratiquants, encore qu'une minorité reste églisière et que la masse montre assez d'attachement aux grands actes, assez de déférence aux gens et aux choses d'Église, pour que Mgr Evrard s'oppose à la considérer comme déchristianisée. Il refuse l'assimilation, que font trop d'auteurs au prolétariat parisien [...] et surtout le dogme du détachement progressif et fatal¹⁰.

Les gisements houillers furent découverts dans le Pas-de-Calais dans les années 1840-1860. Les cités minières furent

8. Yves-Marie Hilaire (dir.), *Matériaux pour l'histoire religieuse du peuple français, XIX^e-XX^e siècles*, t. 2, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, EHESS, Editions du CNRS, 1987.

9. Serge Laury, *La vie religieuse dans le diocèse d'Arras 1930-1962*, Université de Lille 3, thèse de 3^{ème} cycle, sous la dir. d'Yves-Marie Hilaire, 1982.

10. Gabriel Le Bras, *Revue d'Histoire de l'Eglise de France*, 1945, pp. 321-323, cité dans les *Matériaux Boulard*, op. cit. p. 326.

construites, autour des fosses, dans un pays de chrétienté. Philippe Ariès¹¹ relève l'origine des mineurs. Les paysans du coin ne descendirent pas, mais profitèrent de l'industrialisation. La moitié des mineurs venaient des villes minières plus anciennes du Douaisis ou du Valenciennais. L'autre moitié était issue de bocage flamand ou des plateaux picards. De 1875 à 1914, la population s'accroît grâce à une fécondité remarquable, sans le secours de l'immigration. Les habitudes locales en matière religieuse ont pu perdurer. La famille de René Déjardin permet de nuancer ce tableau. Les Déjardin étaient déjà présents à Burbure avant la création des compagnies minières de Marles et de Ferfay. Son arrière-grand-père, Prime Déjardin, était maçon. Son grand-père Élisée, qui eut onze enfants, exerça le métier de bourrelier avant de descendre dans la fosse et d'y trouver la mort. La famille maternelle en revanche travaillait dans les carrières du Boulonnais.

Dans l'entre-deux-guerres, les compagnies durent importer une main-d'œuvre étrangère, principalement polonaise. Mais la Pologne est un pays de chrétienté. Les mineurs, leurs femmes et leurs enfants étaient accompagnés par des aumôniers polonais qui avaient à cœur de maintenir les coutumes. D'autre part, le culte dans les cités minières était pris en charge par les houillères, qui faisaient construire églises, presbytères, écoles catholiques, salles paroissiales, patronages, ouvroirs et cercles catholiques pour la convivialité.

Les zones rurales les plus déchristianisées du diocèse, d'après la carte du chanoine Boulard, se situent au Sud frontalier avec la Picardie. Les cantons d'Aire-sur-la-Lys, de Lillers et de Laventie sont les plus chrétiens. Plus on progresse vers l'Ouest, plus le Bassin minier est religieux. Burbure, la commune de René Déjardin, se trouve à moins de 15 km d'Amettes, le village de Benoît Labre, un saint du XVIII^e siècle, remarquable pour sa vie de pauvreté.

Le fond autochtone de l'arrondissement de Béthune serait tel [religieux] en général. La mine a modifié tout cela, mais

11. Philippe Ariès, *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle*, op. cit.

dans les mines, la situation est partout prospère : forte observance à Brebis, Mazingarbe, Auchel, Noeux, moyenne à Bruay. [...] Moins de 10 % est très faible et exceptionnel¹².

On note toutefois de fortes disparités entre les villes et les cités à l'intérieur d'une même commune. Telle est la situation constatée par Mgr Evrard dans les années 1940.

Burbure et Auchel se situaient alors dans le canton de Norrent-Fontes. Ce canton comporte en fait quelques agglomérations minières et des villages d'agriculteurs. Voici les chiffres que l'on peut relever dans les « Matériaux Boulard »¹³ :

Canton de Norrent-Fontes, taux de pascalisants :

	Hommes	Femmes	Ensemble
1921-1924	24,6 %		38,7 %
1948	27,8 %	48,6 %	38,2 %
1962	32, %	49,1 %	41 %

Une première remarque s'impose : la pratique religieuse des hommes augmente sur quarante ans. Ils sont 24,6 % à faire leurs Pâques dans les années 1920, 32,4 % en 1962. Celle des femmes est stable. Il faudrait toutefois distinguer les habitudes des paysans de celles des mineurs.

En effet, dans la même commune, les quartiers présentent des situations très contrastées. À Auchel, le taux de messalisants oscillerait autour de 30 %, mais la paroisse Saint-Martin, c'est à dire le centre, se révèle meilleure que les deux paroisses de corons : Saint-Pierre et Rimbert¹⁴. Dans ce quartier de Rimbert, en 1926, Serge Laury remarque 1/3 de mariages purement civils¹⁵. Des écarts importants existent donc entre le

12. Mgr Evrard, cité dans Serge Laury, *De quelques aspects de la pratique religieuse dans le diocèse d'Arras*, 1919-1945, Université de Lille 3, mémoire de maîtrise, 1970.

13. Yves-Marie Hilaire (dir.), *Matériaux... op. cit.*

14. Serge Laury, *De quelques aspects de la pratique religieuse dans le diocèse d'Arras*, 1919-1945, Université de Lille 3, mémoire de maîtrise, sous la dir. d'Yves-Marie Hilaire, 1970, p. 232.

15. *Ibid.*, p. 263

centre-ville et les cités minières, mais parfois aussi entre les corons, selon la population qui s'y trouve logée. Les houillères avaient en effet une politique de logement bien spécifique. Les Polonais n'étaient pas mélangés avec des Français qui pouvaient les convertir au socialisme. Les militants syndicaux n'étaient jamais logés dans les meilleurs quartiers. Ainsi, à Liévin, le quartier de Calonne était-il appelé « Calonne la rouge », du fait de la concentration de mineurs communistes près de la fosse 5, réputée grisouteuse.

Ces militants communistes ou socialistes étaient les plus hostiles à l'Église pour des raisons idéologiques, mais aussi du fait des accointances entre l'Église et les houillères. Celles-ci mettaient leurs moyens au service de la religion, mais le clergé, qui recevait parfois son traitement des houillères, était sous contrôle. Lorsqu'un prêtre osait une parole déplaisante, il n'était pas rare qu'il fût déplacé par l'évêché. Le chanoine Maréchal, vicaire général avant-guerre, avait cette mauvaise réputation d'être l'allié des patrons¹⁶.

Malgré cette alliance de fait entre le patronat et l'Église, les mineurs chrétiens créèrent leur syndicat CFTC en 1925¹⁷, complété par un syndicat d'employé des mines. Ces initiatives déplurent aussi bien aux patrons qu'à la CGT.

Dans ce contexte, la vocation d'un enfant d'ouvrier est-elle étonnante ? Non, si l'on en croit la thèse de Serge Laury¹⁸. Il observe que :

La corrélation entre le taux de pratique et la capacité à donner des prêtres à l'Église ne peut avoir force de règle. En 1919-1939, des cantons peu pratiquants donnent relativement beaucoup de prêtres [...] et l'inverse se vérifie aussi.

16. Serge Laury, *La vie religieuse dans le diocèse d'Arras 1930-1962*, Université de Lille 3, thèse de 3^e cycle, sous la dir. d'Yves-Marie Hilaire, 1982, p. 601

17. Marcel Launay, « Joseph Sauty », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, 4^{ème} partie 1914-1939, tome 41, Paris, Les Editions ouvrières, 1992 et Marcel Launay, « Louis Delaby », *Dictionnaire*, op. cit. t. 24.

18. Serge Laury, *La vie religieuse dans le diocèse d'Arras*, op. cit., p. 343-344

Le Bassin minier est une terre où naissent des vocations sacerdotales, alors que la pratique religieuse ne concerne pas toutes les familles. De 1919 à 1939, le canton de Norrent-Fontes donne à l'Église catholique 4 à 6 prêtres pour 1 000 habitants, comme les deux cantons miniers de Lens. Par comparaison, Calais donne seulement 0 à 2 prêtres pour 1 000 habitants. Laventie, doyenné de chrétienté le plus proche de la Flandre, donne, lui, plus de 12 prêtres. Dans la période suivante (1940-1960), les chiffres baissent pour Laventie et pour Lens, mais restent les mêmes pour Norrent-Fontes.

Ainsi, il semble que, paradoxalement, le Bassin minier soit une terre à prêtres. L'explication avancée est que, depuis 1905, la vocation ne naît plus dans les paroisses où la pratique religieuse s'apparente à un conformisme social¹⁹. Les prêtres se recrutent dans un nombre plus restreint de paroisses et de familles. C'est l'objet d'un choix, tandis que la pratique dominicale est obligatoire.

La mission de 1949

René avait neuf ans, quand il s'est senti appelé à la prêtrise. Il dit lui-même avoir été « recruté » par des Rédemptoristes venus prêcher une mission à Burbure. Les missions intérieures furent, jusque dans les années 1960, un outil de pastorale important dans la vie d'une paroisse. Pendant deux à trois semaines, le curé accueillait des prêtres spécialisés pour une entreprise de « ré-évangélisation » des catholiques. Le but était de soutenir la foi des fidèles et d'obtenir le « retour » des brebis égarées. Le plan ordinaire comportait toujours les visites à domicile pendant la première semaine²⁰. Puis une série de conférences, les missionnaires s'adressaient successivement aux enfants, aux femmes, aux hommes. Les sermons ou discours

19. Serge Laury, *De quelques aspects de la pratique religieuse dans le diocèse d'Arras, 1919-1945*, op. cit., p. 274.

20. Serge Laury, *La vie religieuse dans le diocèse d'Arras 1930-1962*, op. cit.

étaient adaptés au public, les thèmes variables. Les moyens employés pour ramener la grande foule étaient traditionnels : processions costumées, illuminations, tableaux vivants. À Burbure, on organise la fête des roses, la cérémonie des morts, la fête des métiers et du travail. Les moyens modernes sont utilisés : affiches, presse et même des haut-parleurs à l'extérieur de l'église.

Normalement, une mission devait avoir lieu tous les dix ans dans chaque paroisse. Pourtant la dernière à Burbure eut lieu en 1932, soit dix-sept ans avant celle pendant laquelle le petit René découvrit sa voie. Le curé, l'abbé Cense, très âgé, ne se sentait peut-être plus la force d'organiser un tel événement. En 1945, l'évêque nomme un jeune prêtre, l'abbé Chevalier, qui redonne une impulsion à sa paroisse. C'est donc lui qui accueille, du 30 janvier au 20 février 1949, deux religieux rédemptoristes pour prêcher la mission : les révérends pères Brémaud et Caillon. La congrégation du Très Saint Rédempteur s'était fait une spécialité de ces missions en milieu populaire et avait gagné le surnom de « rédempterroristes », eu égard à leur façon de prêcher. Mgr Evrard estime que les Rédemptoristes sont les meilleurs dans l'exercice.

En fait de missionnaires, je constate que, sauf exception, les mieux adaptés de beaucoup et ceux qui atteignent le peuple sont les rédemptoristes, les lazaristes quelquefois, les jésuites plus rarement, les dominicains presque jamais²¹.

La venue de l'évêque est l'un des moments forts de la mission. Mgr Perrin et son vicaire général Mgr Hoguet se déplacent le dimanche 13 février à 16 heures, soit à la fin de la deuxième semaine. Mgr Evrard, quant à lui, vient confirmer trente-deux jeunes gens le samedi 19 février, avant le dimanche de clôture. Très souvent, les résultats comblent d'aise les prédicateurs et le curé de la paroisse. Il est rare qu'une mission soit ratée. Laissons parler l'abbé Chevalier :

21. Cité dans la thèse de Serge Laury, *op. cit.*, pp. 555-560